

S'adresser au Bureau du journal
de 8 à 11 heures du matin et de 1 à 6
heures du soir.

Rédaction et Administration

URUGUAY 26
(Imprenta Latina)

UNION FRANÇAISE

PETIT

JOURNAL DU MATIN

MONTEVIDEO REPUBLIQUE ARGENTINE BRÉSIL
Un mois... \$ 1,00 or \$ 1,30 or \$ 1,30
Trois... \$ 3,00 \$ 3,70 \$ 4,25
Six... \$ 6,00 \$ 7,40 \$ 8,25
Un an... \$ 10,00 \$ 12,00 \$ 14,25
Numéro du jour... \$ 0,06
ancien... \$ 0,10
Les abonnements partiront des 1er
et 15 de chaque mois

III Année Num. 630-510

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Dimanche 4 Juin 1893

Ah! le bon billet qu'on nous donne

La presse du bon.
Si fort qu'on affecte de la dédaigner dans les hautes régions administratives, et si fort qu'on l'exécra, il vient toujours un moment où l'on est obligé de reconnaître qu'elle rend des services et qu'elle sert à renseigner les ministres eux-mêmes.

Je n'en veux pour preuve que la dernière circulaire de Monsieur Capurro. Monsieur le ministre de l'Intérieur y reconnaît sans façon et y proclame sans circonlocutions que c'est « par les publications périodiques » et non par les communications du personnel administratif placé sous ses ordres, qu'il a eu connaissance d'un malheur arrivé ces jours derniers dans le département de Canelones, par suite du choc d'un train de la ligne du chemin de fer Central de l'Uruguay avec une voiture particulière.

Nous ne pouvons qu'être reconnaissants à M. Capurro de l'hommage impromptu ainsi rendu à la presse, tout en regrettant qu'il soit trop tardif pour empêcher la loi d'amour qui grève depuis trois jours la circulation des journaux dans la République.

M. Capurro, du reste, — rendons-lui cette justice, — n'a jamais laissé voir pour la presse le moindre affecté qu'olympique dont M. Buzza et quelques honorables des deux Chambres ont cru pouvoir faire ostentation.

Il est à la fois plus modeste et plus judicieux.

Ceci ne veut pas dire toutefois que nous nous fassions la moindre illusion sur le résultat probable de l'enquête qu'il vient d'ordonner.

Monsieur l'ingénieur Jules Leroy, inspecteur du chemin de fer central procédera en toute conscience à l'enquête ordonnée. Son zèle et sa compétence nous sont trop connus pour que nous puissions avoir à cet égard le moindre doute.

Et puis? — A quoi tout cela aboutira-t-il? L'expérience, la douloureuse expérience d'un passé récent encore, est là pour nous dire combien resteront vaines les indications que l'inspecteur pourra fournir et les résolutions qui seront prises.

Après avoir établi les responsabilités spéciales du lamentable accident qui a coûté la vie à Madame veuve Garcia Santos, et mis en péril les jours du père et de la sœur de cette infortunée, M. Leroy ne pourra sans doute que répéter ce qui a été indiqué il y a déjà deux ans tout à l'heure, à l'occasion d'un autre accident non moins déplorable.

Si le décret du 9 juillet 1891 n'a pas suffi pour empêcher une nouvelle catastrophe, ce n'est pas qu'on ait manqué de prévoyance quand il fut rédigé, ou que les dispositions en soient dépourvues de sagesse.

Ce n'est pas non plus, nous en sommes convaincus, que le contrôle n'ait pas été exercé opportunément. L'exécution du décret ou qu'il ait négligé de signaler à qui de droit le non-accomplissement de ses prescriptions.

Mais la force d'inertie des grandes Compagnies est si grande! Et l'empêchement manque si souvent! Et les pouvoirs publics sont si tolérants!

Et tant de graves questions — sans compter celle des subventions théâtrales — les absorbent!

Comment expliquerait-on autrement, en effet, qu'après le décret donné du temps de M. Castellanos, rien n'ait été fait encore pour empêcher la répétition d'aussi tristes événements?

Est-il donc si difficile d'établir une installation des passages à niveau ou d'y organiser une surveillance qui y saurait garder la vie des personnes qui sont obligées de traverser la voie ferrée?

Si les conventions passées au début avec les compagnies ne permettent pas de les obliger à fermer la voie des deux côtés sur tout son parcours, comme en Europe, — si on ne peut pas les contraindre à entretenir des barrières et des gardes à l'entrée des passages à niveau parce qu'ils sont trop nombreux ou situés dans des parages trop peu fréquentés, il semble que rien ne s'oppose du moins à ce que les passages soient établis dans des conditions qui permettent de les franchir avec facilité et sécurité.

Nous savons bien que toutes les précautions qu'on peut prendre sont impuissantes contre certaines fatalités, mais nous savons aussi que les fatalités sont moins nombreuses et moins dangereuses quand on prend opportunément certaines précautions.

Les accidents qui se produisent dans

es passages à niveau sont toujours liés à l'une de ces deux causes: la personne ou le véhicule qui franchit la voie n'a pu voir assez tôt le train qui s'avance, ou la disposition de la voie n'a pas permis de se dégager assez rapidement.

Ceci démontré, il en résulterait qu'en établissant les passages à niveau uniquement à une distance raisonnable des courbes et en abattant les arbres qui peuvent empêcher de voir venir le train qui s'approche, on diminuerait sensiblement les chances d'accidents.

On ne les diminuerait pas moins si les rails, dans ces passages, étaient posés de telle sorte qu'ils ne fissent point saillie et qu'on pût les franchir sans effort.

La moindre retard peut être fatal; il suffit quelquefois de moins d'une seconde pour se soustraire à un écrasement. Et cette seconde, qui nous dit qu'on ne l'eût pas gagnée si la voie eût été plus unie!

L'honorable inspecteur chargé de l'enquête ou du rapport sur le dernier accident pourrait insister sur ces considérations et les développer avec l'autorité qu'il convient de lui reconnaître en ces matières.

Mais à quoi aboutira-t-on avec son enquête et son rapport?

Nous craignons fort, bien fort, très fort qu'on s'en tienne à la satisfaction platonique qui peut en résulter pour le public néophyte.

L'enquête sera faite, le rapport sera publié, des résolutions sèveres seront prises, un nouveau décret sera rendu pour mettre la Compagnie en demeure de se conformer aux dispositions antérieurement édictées.

Et puis?

La presse, toujours bonne fille, applaudira, le public oubliera, le Gouvernement s'endormira, la compagnie s'en ira... et les choses suivront leur train d'habitude jusqu'à ce qu'un nouvel accident vienne de nouveau nous surprendre et nous terrifier.

N'avons-nous pas raison dès lors de nous écrier: « Ah! le bon billet qu'on nous donne! »

A BATONS ROMPUS NOTES ET IMPRESSIONS

3 Juin 1893.

Il est né, le divin enfant! A défaut de hautbois, et de musettes, c'est à grand renfort de pétards qu'on nous a annoncé son apparition.

Il est né, le divin enfant, Chantons tous son avènement. Un beau poulain, du reste, frais et coloré, à qui nous souhaitons sincèrement la plus cordiale et bienvenue.

Tout le monde a compris qu'il s'agit ici de « El Heraldo » dont nous avons reçu hier la première visite.

Tenu sur les fonts baptismaux par des mains angéliques, et guidé par des mains expérimentées, le nouveau-né a été baptisé de son nom, et il lui sera facile de vivre et même de bien vivre.

M. M. Bachelin, Garzon, Hernandez et Cardo sont des parrains qui ont fait leurs preuves. « El Heraldo » compte en outre sur des collaborateurs qui se feraient à elles seules parrains, comme jadis (voyez Dardé) Jean d'Arc, nos plumes argentées se préparent déjà à lui payer tribut, et Frou-Frou elle-même, notre inimitable Frou-Frou, se prépare pour lui des couronnes et des couronnes sous la forme de couronnes mondaines.

Le titre de la nouvelle publication excite en attendant la curiosité de plus d'une ignorance candide.

Qu'est-ce que c'est exactement qu'un « Heraldo »? méritait un correspondant. Est-il vrai qu'il y en a eu de plusieurs sortes?

Nous vous dirons cela un autre jour, curieux, par la plume d'un savant collaborateur qui nous promet de creuser la question.

Les savants, voyez-vous, il n'y a que ça. Et il en est quelques-uns qui n'ont que ça de bon!

Figurez-vous que M. Cesar Lombroso, le célèbre anthropologiste, s'est amusé à écrire, pour la Nouvelle Revue, une étude sur les « corrupteurs actuels ».

Pour le moment, il borne ses recherches aux chevaliers du Panama, à Coréus Herz, qui est toujours à Londres, à Arion qui reste introuvable, et à Jeanach que personne n'est allé faire venir.

M. Lombroso a remarqué qu'aucun de ces trois personnages de la comédie contemporaine n'a le caractère physiognomique complet du criminel d'origine.

Herz n'a de physiologiquement criminel, dit-il, que des oreilles mal placées et un regard pervers.

Reinach ne présente qu'un développement anormal de l'entre-oreille, et son extrême calvitie semble indiquer au contraire une nature enclos aux vertus bourgeoises.

Arion, lui, est un peu différent. A une hydrocéphalie frontale caractéristique, il joint des oreilles énormes, une mâchoire volumineuse, un regard cynique. Ce joli sujet n'en a pas moins un monstre d'homme, le développement exagéré de la tête, et de la dévotion exagérée.

M. Cesar Lombroso en conclut que les corrupteurs, la grande escroquerie de la politique et de la finance sont des criminels atténués.

Aux instincts de violence sauvage et de barbarie se sont substitués ceux de l'astuce et

de la ruse et les traits se sont affinés aussi dans cette évolution.

La physiologie qui s'est ainsi opérée favorise le reste: l'œuvre de la perversité psychologique transformée, pu s'que, en attendant les indices ou les déformations caractéristiques du criminel de naissance, elle donne à la physiologie des traits sympathiques qui lui permettent de s'insinuer, de plaire et de capter la confiance, — condition indispensable pour pouvoir en abuser plus tard.

Des études de cette nature sont nécessairement incomplètes. Si M. Lombroso veut faire sur ce sujet œuvre digne de son temps et de sa science, il aura beaucoup à voyager.

Une excursion dans l'Amérique du Sud s'impose à lui. Il y trouvera des spécimens tout à fait remarquables de la teneur intellectuelle et des criminalités qui sont l'objet spécial de ses recherches.

Notons, en attendant, que des prémisses françaises excessives, des oreilles trop grandes ou mal placées, des mandibules volumineuses, un regard cynique, et beaucoup de cheveux sont des signes certains de perversité naturelle et d'instincts criminels.

Beaucoup de cheveux surtout; et ainsi s'explique la locution vulgaire: « Quel toupet! » qu'on a coutume d'employer quand on parle d'un enjôleur de profession, d'un menteur cynique, d'un sycophante poétique.

Et voici que M. Hispani, le brillant joueur de « La Patria Española », sans crainte de nous faire attraper un coup de sang et d'être poursuivi lui-même pour homicide par imprudence, nous traite d'ingéniosisme escrivito y periodista acabad!

Adieu, jeune homme! jeune homme! Publiciste, adieu, ça peut se traduire aussi par publiciste fini.

Et vous savez ce que c'est qu'un homme fini, dans nos entendus des boulevardiers de Paris. Que Dieu vous le pardonne, néanmoins, comme je vous le pardonne moi-même.

Suis-je assez bon chrétien, hein? Mais tout ça ne prouve pas que « La Patria Española » n'ait fait que mettre une virgule de trop en ses pages charmantes, quand elle y laisse tomber un petit réactionnaire emprunté aux cuisines du « Figaro ».

Lermont

LES DÉBUTS DE M. DUPUY

En France, la presse radicale n'en revient pas de son abaissement d'avoir trouvé en la personne du président du conseil M. Charles Dupuy, un homme résolu à faire respecter la loi, même par un député cent de son époque.

Sous le titre de « Fâcheux début », le « XIXe Siècle » écrit:

On s'attendait à ce que le président du Conseil répondît qu'il allait ordonner une enquête, et qu'il se fût rapporté par M. Budin, était reconnu exact, le brigadier serait puni. Au lieu de cela, il a donné lecture, en pleine tribune, de rapports de police, ce qui, croyons-nous, n'est jamais vu.

En outre, et en outre, déclaré qu'entre ces rapports de police et la parole de son collègue M. Budin il n'hésitait pas, et que c'est aux rapports de police qu'il s'en tenait.

Il n'est cependant pas un ministre de l'intérieur qui ne sache ce qui vaut ces rapports de police et les cas qu'il en fait faire!

La résultat obtenu, c'est que quatre-vingt-quinze membres de la droite ont voté pour le ministre. Sans ces quatre-vingt-quinze voix, il eût été renversé.

Fâcheux début pour un cabinet en majorité composé de radicaux!

Le R. P. R. n'est, mais au fond il l'est. On s'est passé dans l'après-midi de mardi un fait politique dont il ne faut pas assurément exagérer l'importance, mais au quel on ne peut refuser une certaine attention. Sur le coup de quatre heures de relevé, un gouvernement à peine né s'est vu enlever la tribune par le Conseil.

La tribune a été occupée par le futur Henri IV, le jeune sort des entrailles maternelles. — Et, sur-le-champ 316 députés se sont précipités pour le tenir sur les fonts baptismaux.

M. Charles Dupuy n'a rien à regretter. On dit déjà dans les couloirs du Palais Bourbon qu'il est le ministre propre à présider aux élections générales et à dispenser M. Sidi Carnot d'avoir recours, bien contre son gré à M. Constans.

SI VIS PACEM, PARA BELLUM

Jal Oul, voilà le mot par lequel Guillaume II souligna à haute et intelligible voix, au déjeuner de Lucerne, la péroraison du toast de M. Schonenck, le président de la confédération helvétique, lorsque celui-ci déclara qu'il saluait en la personne de l'empereur, le défenseur et le garant de la paix.

C'est encore et toujours au nom de la paix européenne que le chancelier allemand, en prenant la parole lors de la session de lecture du projet militaire au Reichstag allemand, a ouvert le concours général international des armées. A l'entendre la nation qui aura le nombre pour elle, assure la victoire. « Le fédéralisme de Moltke », s'est-il écrié, a pu ouvrir la guerre, en 1870, avec succès, parce qu'il disposait presque du double de forces que la France pouvait mettre en campagne! »

A ce compte-là, le Reichstag doit s'attendre, le projet adopté, à en voir bientôt surgir un nouveau, car si le gouvernement allemand n'a pas armé et armé de la sorte, c'est qu'il n'a pas voulu de la sorte que la France, il y a de la marge, et aux 60-60 nouvelles recrues demandées, dans l'hypothèse invraisemblable où on les accorderait, il faudrait bientôt en ajouter d'autres. Ajoutons que le comte de Caprivi n'a pas manqué d'insister, toujours à l'instar du feld-marschal de Moltke, dont il est encore si fier, sur les paroles textuelles, qu'il ne raisonnait de la sorte que dans l'hypothèse d'une guerre défensive contre la France.

Le chancelier ne s'en est pas tenu à invoquer la seule autorité d'un de Moltke. Il a eu soin de

se placer sous le patronage de son illustre prédécesseur.

Après avoir subi le despotisme de la personne de Bismarck, il faut suivre encore le despotisme de sa mémoire.

Comme bien l'on pense, le chancelier a surtout insisté sur l'éventualité d'une nouvelle guerre avec la France pour défendre les demandes excessives du gouvernement, tout en adhérent aux propositions transactionnelles du baron de Huelme.

Les provinces frontalières en cas de guerre, a-t-il dit, ne peuvent pas nous être indifférentes. La Nation veut protéger l'Alsace et la Lorraine (Applaudissements.)

Le jour de la mobilisation, un cartouchière vaut plus qu'une bourse remplie. Le rejet du projet ferait à l'étranger une impression de faiblesse.

C'est au nom d'Empire et de la Prusse que je déclare la proposition Huelme acceptable et que je vous prie de nous aider à faire réussir ce qui est nécessaire pour le maintien de la paix européenne et d'assurer l'honneur et l'avenir de l'Allemagne. (Vifs applaudissements.)

Ceux qui s'opposent marchent les yeux ouverts avec un cœur.

M. de Mantouffiel a proposé, après ce discours, l'ajournement de la discussion, qui a été adopté et la suite de la discussion a été ajournée.

En dépit du discours du chancelier et, voire de ses menaces, le Reichstag, on le sait, n'en a pas moins donné raison plus tard aux adversaires du projet de l'augmentation indéfinie des contingents.

La dissolution a été le résultat infligé par l'autocratie à ce vote aussi audacieux que sensé; et les nouvelles élections ne tarderont pas à nous dire ce que l'Allemagne pense des charges nouvelles qu'on nomme de la paix ou persiste à vouloir lui infliger en vue de la guerre.

LA DETTE PUBLIQUE DE L'EUROPE

De tous les Etats de l'Europe, la France a la dette publique la plus considérable: 30 milliards 611 millions.

La population de la France étant de 38, 343,192 habitants (recensement de 1891), la moyenne de la dette publique par habitant est de 798 francs. C'est, de beaucoup, la moyenne la plus élevée de l'Europe.

Voici la situation à peu près exacte de la dette publique de l'Europe en chiffres ronds:

France, hab. 38 millions, dette 30 milliards 611 millions, moyenne par hab. 798 fr.

Allemagne, hab. 49 millions, dette 13 milliards 500 millions, moyenne par hab. 273 fr.

Angleterre, hab. 43 millions, dette 17 milliards, moyenne par hab. 417 fr.

Autriche-Hongrie, hab. 41 millions, dette 15 milliards 500 millions, moyenne par hab. 372 fr.

Belgique, hab. 6 millions, dette 2 milliards 300 millions, moyenne par hab. 377 fr.

Bulgarie, hab. 3 millions, dette 233 millions, moyenne par hab. 73 fr.

Danemark, hab. 2 millions, dette 250 millions, moyenne par hab. 119 fr.

Espagne, hab. 17 1/2 millions, dette 6 milliards 200 millions, moyenne par hab. 353 fr.

Grèce, hab. 2 millions, dette 750 millions, moyenne par hab. 333 fr.

Hollande, hab. 4 1/2 millions, dette 2 milliards 400 millions, moyenne par hab. 526 fr.

Italie, hab. 34 millions, dette 12 milliards 400 millions, moyenne par hab. 410 fr.

Luxembourg, hab. 200,000, dette 16 millions, moyenne par hab. 70 fr.

Mexique, hab. 2 000,000, dette 16 millions, moyenne par hab. 70 fr.

Portugal, hab. 5 millions, dette 3 milliards 300 millions, moyenne par hab. 660 fr.

Roumanie, hab. 5 millions, dette 1 milliard, moyenne par hab. 200 fr.

Russie, hab. 13 1/2 millions, dette 17 1/2 milliards, moyenne par hab. 184 fr.

Serbie, hab. 2 millions, dette 328 millions, moyenne par hab. 152 fr.

Suède, hab. 5 millions, dette 358 millions, moyenne par hab. 71 fr.

Norvège, hab. 2 millions, dette 161 millions, moyenne par hab. 81 fr.

Suisse, hab. 3 millions, dette 53 millions, moyenne par hab. 18 fr.

Turquie, hab. 8 millions, dette 2 1/2 milliards, moyenne par hab. 325 fr.

Finlande, hab. 2 1/2 millions, dette 77 millions, moyenne par hab. 32 fr.

Total: hab. 390 millions, dette 126 milliards 391 millions, moyenne par hab. 321 fr.

La dette uruguayenne

Le rapport du « Council of Foreign Bondholders » pour 1892 dit, au sujet de la dette uruguayenne: « L'arrangement uruguayen a été couvert de critiques, les uns prétendant qu'il était trop favorable au pays, les autres qu'il demandait à l'Uruguay des sacrifices trop lourds. »

« Le « Council » a toujours pensé qu'un retour graduel à l'ancien taux d'intérêt eût été la politique la plus sage, tant dans l'intérêt du pays que des détenteurs; mais en tous cas le fait que les 5 0/0 du produit des douanes ont suffi à proportionnellement à couvrir le service est satisfaisant en soi et de nature à inspirer confiance. »

Le Conseil a demandé au gouvernement pourquoi les 50, 00 liv. st. manquaient à payer le dernier coupon, après avoir été avancés par lui, ont été émis sur les 15 0/0 des mois suivants, le gouvernement a répondu d'une manière évasive, il ne faut pas oublier que l'année dernière a été très défavorable à l'Uruguay, par suite de mauvaises récoltes.

Dans ces conditions, si les 45 0/0 du produit des douanes ont à peu près suffi à payer le coupon, dans une année normale, ils suffiront amplement. Au surplus, le cours actuel semble avoir écopé les chances les plus défavorables.

Le canal des deux Mers

La question du « Canal des Deux Mers » est sur le point d'avoir une solution pratique.

Sous le patronage d'un grand nombre de Chambres et Tribunaux de Commerce, de

Chambres consultatives d'Art et Manufactures, de Sociétés agricoles, de Syndicats du Commerce et de l'Industrie, de Conseils généraux et de Municipalités, un grand Concours National vient d'être ouvert entre tous les ingénieurs français pour établir le meilleur projet du Canal Maritime de l'Océan à la Méditerranée.

Cent mille francs de prix sont affectés aux lauréats de ce concours qui sera clos le 31 décembre 1893.

Le programme et les conditions seront fournis à tous les ingénieurs qui en feront la demande, au siège de la Société nationale d'initiative du Canal des Deux Mers, 22 rue Rossini, Paris.

RECÉPTIONS MONDAINES

L'hospitalité Montevidéenne qui, sans être aussi écossaise que celle que Beldieu a chantée dans son immortelle dame Blanche est néanmoins grande et généreuse et mérite d'être citée.

Ici, les fêtes succèdent aux fêtes, et en toutes sa sous les réceptions mondaines sont à l'honneur du jour, c'est pourquoi je m'efforcerai de parler de réceptions du high-life.

Quelques malheurs des maisons croient, à tort, que du moment où elles ont fait de grands sacrifices d'argent pour faire de leur salon une autre arène sainte où s'écoulaient une foule d'invités qui, disons-le, ne sont pas toujours soigneusement triés sur le volet, leur mission de femmes du monde est accomplie.

C'est là une erreur profonde; car dans ce cas, le salon fait place au casino. Le luxe fastueux de certains salons rappelle toujours le parvenu, à moins que l'on y rencontre le descendant de la corbeille de la haute société. Il ne doit jamais servir d'asile aux désœuvrés avides de plaisir.

Les gens bien nés doivent seuls s'y rencontrer. Oui, Mesdames, avant d'ouvrir la porte à qui carillonne, il faut exiger patte blanche avant de laisser choir la cheville.

Plus vous vous montrerez difficiles dans le choix des personnes que vous admettez à votre foyer, plus il aura de relief et d'attrait.

Le fruit de la vie est toujours, ce qui a semblé le plus savoureux et le plus désirable, et soyez sûrs que si certains salons, quelque monotones qu'ils paraissent sont plus recherchés que d'autres à l'aspect plus brillant, c'est qu'il n'est pas donné au premier venu de fouler leurs richesses.

Le prestige du Paradis n'est pas basé sur une autre loi. Le jour où l'entrée du ciel sera libre, personne ne se souciera plus de séduire Saint Pierre qui en est le fidèle gardien.

Frou-Frou.

PENSÉE TRISTE

S'il est vrai que pour nous vient une heure d'attente, Oh, quel grand qu'il soit tout amour doit finir. Où des bonheurs passés, hélas! rien ne nous reste. Qu'un jour le souvenir;

S'il est vrai qu'étrangers que le hasard rassemble, Longtemps le même toit ne peut nous abriter, Qu'après quelques instants heureux, recueillis, Il nous faut nous quitter.

S'il est vrai que ces mots dits par la voix ailée, Que ces serments divins murmurés si souvent, Soient aussi passagers que la vague fumée, Qui se dissipe au vent;

Que ses baisers nombreux embrasés par nos lèvres, L'avenir doit les voir languissants et glacés, Et que bientôt peut-être ils seront de nos lèvres, A jamais effacés;

S'il est vrai que nos yeux pleins de vie et de flamme, Quand nous nous enlions dans nos transports d'amour, Ne réfléchissent plus que le vide de l'âme, Seront muets un jour;

S'il est vrai que tout fuit et que rien ne demeure, Hormis le désespoir dans le cœur désemparé, Si le rêve qu'on croit éternel n'a qu'une heure Pour toute éternité;

Pourquoi vieillissons-nous? pourquoi nous faut-il vivre, Quand déjà sont passés les jours heureux? Pourquoi nous faut-il donc la vie, si nous ne pouvons que la perdre? Pourquoi nous faut-il donc la vie, si nous ne pouvons que la perdre?

Quand le ciel est désert, à quoi sert l'espérance? Quand la flamme s'éteint, à quoi sert le flambeau? Quand la vie ne vit plus qu'en l'espoir, l'existence, Qu'est-ce que le soleil pour la nuit du tombeau?

Pourquoi nous faut-il donc durant bien des années, Ainsi que les forçats en proie aux noirs remords, Vivre et traîner partout, victimes résignées, Les regrets incessants des bonheurs qui sont morts?

Où! oui pourquoi, pourquoi puis-je le rêve (cease), Pourquoi l'amour, hélas! dure si peu de temps, Pourquoi puis-je m'enfuir, comme l'oiseau (nous laisse), Quand ne rit plus au ciel le soleil du printemps.

Pourquoi ne pas quitter cette vie éphémère? Pourquoi combattre encore pourquoi vivre et souffrir? Quand nous n'espérons plus aucun bien sur la terre, Et qu'il serait si juste et si doux de mourir!

